

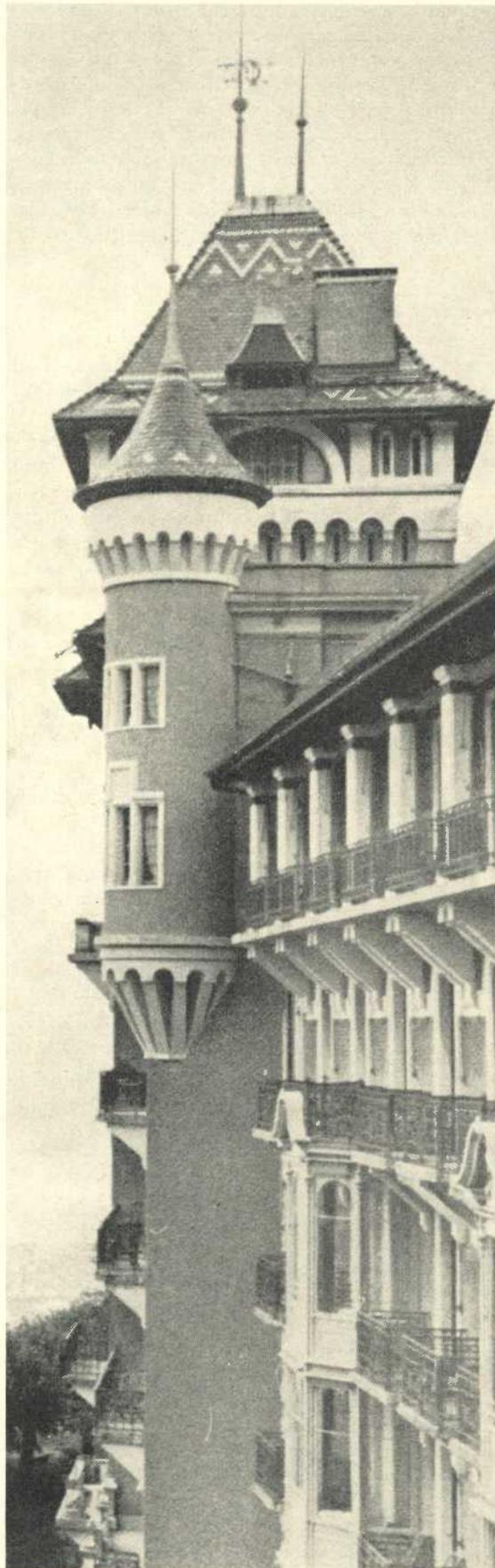
J.A. 1820 MONTREUX 1

N°s 14/15

16 juillet 1971

PRIX: FR. 0.60

TRIBUNE DE CAUX



25 ans



Les cinq continents à Caux

Trois avions spéciaux venant d'Asie et d'Australie, de Scandinavie et de Grande-Bretagne ;
délégations du Japon, du Koweït, des Etats-Unis, du Canada et d'Afrique ;
des centaines d'Européens.

Une étape

LA centaine de Suisses venus de toutes les régions du pays qui, réunis à Interlaken à Pâques 1946, prirent la décision d'acheter le Caux-Palace pour en faire le centre de conférences du Réarmement moral, ne se rendaient pas compte de l'aventure dans laquelle ils se lançaient. Mais n'est-ce pas ainsi que naissent les grandes initiatives ?

N'ayant derrière eux ni gouvernement, ni fonds mystérieux, ils investirent dans l'achat et la mise en état de Caux leurs fortunes, leurs économies, des objets précieux. D'autres offrirent bénévolement leurs services.

Le 18 juillet de la même année, Frank Buchman, le fondateur du Réarmement moral, arrivait à Caux. Ce devait être le début de ces conférences et rencontres qui eurent lieu depuis sur les hauteurs montreusiennes, auxquelles ont assisté non loin de 200 000 personnes.

Un quart de siècle a passé. Il a été marqué, dans le monde, par une série d'événements que personne n'est près d'oublier. Rappelons-en quelques-uns : la réconciliation franco-allemande, pierre angulaire de la reconstruction européenne. L'accession à l'indépendance de dizaines de pays d'Asie et d'Afrique. Il a été marqué aussi par les époques successives de la guerre froide, puis de la coexistence pacifique, avant de déboucher, à l'Est comme à l'Ouest, sur les vastes problèmes dus aux contradictions internes des systèmes et des idéologies. N'oublions pas non plus les développements spectaculaires de la science, avec leur double aspect de progrès et de menace pour l'humanité.

Si je mentionne ces faits, c'est qu'ils ont toujours eu leur résonance à Caux. Ils sont l'un des termes de référence de l'action du Réarmement moral. Celui-ci, en effet, ne vise pas à propager, et encore moins à perpétuer, tel système politique, économique et social ; il veut plutôt aider tous les hommes, sous toutes les latitudes, à puiser dans un ressourcement intérieur l'élan, la force, la persévérance

qui leur permettent de faire face à leurs problèmes.

Mais le Réarmement moral, ce n'est pas que cela. L'autre terme de référence, c'est celui dont parlait souvent Frank Buchman. « Les hommes politiques, écrivait-il, commencent à découvrir que l'esprit humain, pour capable et sincère qu'il soit, reste impuissant à résoudre les problèmes créés par les passions humaines : la haine, la convoitise, la peur. Pour y parvenir, il faut une expérience de l'Esprit... » Et il poursuivait : « Assumer une responsabilité d'homme d'Etat sans la direction de Dieu et sans un changement intérieur équivaut à piloter un avion en pleine tempête, sans vouloir se servir de radio, de carte ou de boussole. C'est à la fois inutile et criminel. C'est d'un égoïsme insensé. Cela conduit infailliblement au désastre. »

Un état d'esprit dans les affaires du monde

La direction de Dieu et le changement intérieur... Caux, dans ce qu'il a de meilleur, représente l'application de cette idée aux affaires du monde. Pensons en particulier aux années d'après-guerre, où les Allemands reprirent contact avec leurs ennemis d'hier. A Caux, un chœur français les y accueillait en chantant, en allemand, ces mots : *Es kann alles anders werden, es muss alles anders werden*. Et effectivement, les choses ont changé, permettant au moment opportun aux Konrad Adenauer et Robert Schuman de traduire en termes politiques l'espoir nouveau qui renaissait.

L'épopée de la décolonisation, Caux l'a vécue intensément dans la personne de ces hommes et de ces femmes venus d'Asie et d'Afrique au moment où ils se préparaient à assumer les responsabilités du pouvoir. Faut-il évoquer le « labourage des cœurs » provoqué par les propos de Si Bekkai et de M. Mas-moudi, de ces anciens militants Mau-Mau du Kenya, ou de ces Blancs ou Noirs venus de tous les coins d'Afrique ?

Il faudrait parler de ces hommes de l'industrie qui, à une époque troublée, surent présenter une alternative à des affrontements sans issue. A ceux qui se demandaient s'il valait mieux changer d'abord les structures ou les hommes, Hans Boeckler, le fondateur des syndicats allemands d'après-guerre répondait : « Quand les hommes changent, les structures de la société changent, et quand les structures de la société changent, les hommes changent. Les deux vont de pair. Les deux sont nécessaires. »

Certes, en présentant ces faits, nous sommes parfaitement conscients des limites et des

insuffisances du Réarmement moral. En évaluant ces vingt-cinq années, une réalité s'impose : le Réarmement moral agit dans un domaine mouvant, difficile, explosif qui est celui de l'homme, de sa nature et de son comportement. Dans ce domaine-là, rien n'est jamais acquis de façon définitive. Les hommes, par ailleurs, ne sont pas toujours à la mesure de l'événement. Il en résulte parfois, dans le cas du Réarmement moral, une fautive image sans rapport avec la réalité.

Pas de bouquet

Quoiqu'il en soit, nous voici au seuil d'un second quart de siècle. Nous n'entendons pas célébrer cet événement en fanfare et il n'y aura pas beaucoup de discours fleuris à cette occasion. Ce que nous entendons faire plutôt c'est, profitant de la venue d'hommes et de femmes de tous les continents, d'évaluer les besoins du monde de 1971 et d'orienter notre action en conséquence. Il est significatif à cet égard que ce mois de juin ait paru chez Plon, à Paris, un ouvrage présenté par Gabriel Marcel et intitulé *Actualité du Réarmement moral - Plus décisif que la Violence*.

La Suisse et Caux

Il convient pourtant de souligner les liens étroits qui existent entre Caux et la Suisse. Il ne s'agit pas seulement du fait que le centre de Caux est né de l'initiative de quelques Suisses. Sait-on assez que sans l'appui constant de centaines de Suisses, sur le plan spirituel aussi bien que pratique et financier, Caux ne pourrait jamais fonctionner ? Quelques chiffres sont significatifs à cet égard : la moyenne suisse des dons et contributions faits à notre Fondation a toujours été élevée. Au cours des cinq dernières années, elle a atteint 56 % du chiffre total. Les contributions du reste de l'Europe se sont élevées à 39 %. Voici des faits dont voudront bien prendre note ceux qui persistent à dire que « Caux est financé par les Etats-Unis » !

Enfin la Fondation pour le Réarmement moral, l'organisme juridique propriétaire des bâtiments de Caux et responsable de leur utilisation, est une fondation suisse. Son siège social est à Lucerne. Elle est dirigée par un conseil de Fondation dont 12 membres sur 17 sont Suisses, les autres étant deux Anglais, un Français, un Hollandais et un Suédois. Le Département fédéral de l'intérieur agit comme autorité de surveillance et les comptes annuels de la Fondation lui sont soumis annuellement.

Ce n'est pas un hasard si Caux se trouve sur territoire suisse. Dans le cadre inofficiel

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours
Publié par Editions

Théâtre et Films de Caux S.A.

Rédaction, administration, publicité :

Case postale 3, 1211 Genève 20

Tél. (022) 33 09 20 CCP 10 - 253 66

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—

Autres pays Fr. 18.—

France F 20.—

à verser au CCP 73, Lyon,

Société Générale, Annemasse

Prix spécial pour étudiants :

Suisse Fr. 9.—

France F 10.—

Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

des conférences qui s'y tiennent, combien de rencontres de caractère privé y ont eu lieu qui n'auraient sans doute pas été possibles ailleurs. Là encore, Caux s'insère naturellement dans la « présence » suisse dans le monde et vient la compléter.

Nombreux sont les Suisses qui, depuis 1946, ont participé à l'action du Réarmement mo-

ral à l'extérieur de nos frontières. On en a vu, on en voit encore sur tous les continents.

Mais, ce qui compte le plus, c'est le fait que d'innombrables Suisses ont puisé dans l'état d'esprit qui règne à Caux quelque chose qu'ils ont pu mettre en pratique dans leur vie privée ou publique. On en trouve dans des commissions ouvrières de nos usines, dans

des bureaux de direction de certaines entreprises, dans des associations professionnelles, dans des partis politiques, des hôpitaux, des universités.

C'est par eux, comme par des milliers d'autres dans le monde, que se construit en définitive cette « société de demain » qui sera le thème des conférences de cet été.

Daniel Mottu.

Témoignage

CAUX, une entreprise déraisonnable, un effort hors des limites humaines pour faire triompher l'esprit sur la matière, tel était le projet auquel on m'offrait de participer peu après la guerre.

Au cours des années précédentes, j'avais été emprisonné, j'avais comme on dit vulgairement risqué ma peau. Cité à l'ordre de l'armée, promu capitaine, je m'en étais « bien tiré » et je songeais alors beaucoup plus à profiter des avantages de l'accalmie après la tourmente qu'à me plonger dans un nouveau combat.

D'ailleurs l'efficacité, le rendement, l'argent n'étaient-ils pas déjà les dieux modernes ? On notait surtout la bonne conscience des vainqueurs, la désespérance chez ceux qui avaient perdu et la stupeur, un peu partout en Europe, à l'idée que de telles horreurs avaient été possibles.

C'est alors que j'ai retrouvé Henrik Schaefer, un ami que j'avais connu à Paris avant la guerre, rencontré Hahnloser, Mottu et Peyer, quatre hommes dont la détermination allait entraîner l'achat et l'installation du Caux-Palace afin qu'on puisse y convoquer une assemblée pour le Réarmement moral en juillet 1946.

Le don que ces hommes ont fait d'eux-mêmes à cette époque cruciale de l'histoire de l'Europe allait affecter mon propre choix vis-à-vis de l'avenir.

N'empêche que l'affaire était déraisonnable. D'abord il me paraissait impossible de réunir la somme nécessaire à l'achat des bâtiments et des terrains. Mais aussi le fonctionnement d'un centre aussi vaste allait exiger en permanence les capacités et le dévouement de gens qui n'existaient pas !

A Interlaken, en avril 1946, j'ai mesuré la force d'une idée déraisonnable, et pourtant juste, lorsque environ quatre-vingts familles suisses furent mises au courant du projet. Il y avait de tout parmi ces personnes ; certaines étaient fortunées, d'autres n'avaient que des

remettre en question leurs habitudes, leurs désirs et jusqu'au programme de leur vie.

Cartésien, nourri de science, cela déroutait mon esprit porté à chercher la logique des choses. Toutefois, je n'étais pas fâché qu'un phénomène surprenant vienne chambarder la classification généralement admise entre l'irrationnel et ce qu'on nomme le réalisme. Tout simplement parce que mes théories avaient buté sur la mise en pratique. Or, après la guerre, nous cherchions autre chose que la théorie.

Je compte pour un grand privilège d'avoir œuvré dès ce jour auprès de mes amis suisses.

Il y avait d'ailleurs un côté sportif à ces premières assemblées de Caux. De nos jours, on y a aménagé des facilités multiples : téléphones, ascenseurs, système de traduction simultanée, etc. Tout ceci, bien sûr, faisait défaut en 1946 alors que déjà le monde entier semblait affluer à Mountain House.

On traduisait à l'oreille, on faisait six cents mètres de couloirs et d'escaliers pour aller chercher la personne qui devait répondre au téléphone. On accueillait deux fois plus de monde que ne le permettaient nos moyens, quitte à faire des dortoirs partout où il y avait de la place avec des lits militaires dont l'armée suisse n'avait plus l'usage. Mais on découvrait que les frontières du possible reculent devant des forces invisibles.

Je ne suis jamais revenu vers la carrière que j'ai quittée en avril 1946. Au vrai, il n'y aurait qu'un bien piètre avenir pour la France, et pour tant d'autres pays où j'ai vécu depuis lors, si nous ne mettions pas tout en jeu pour que « le raisonnable » soit mis en déroute par une autre force qui doit guider le monde.

Maurice Nosley.



Polytechnicien

ressources très modestes ; mais elles décidèrent spontanément d'engager ce qu'elles possédaient. Mieux que cela, elles acceptaient de

Délégations

■ Le 14 juillet au matin un avion spécial de la compagnie australienne Qantas atterrira à l'aéroport de Genève avec à son bord un groupe représentatif de 100 délégués d'Australasie et d'Asie du Sud-Est à l'Assemblée mondiale de Caux.

Parmi les personnalités de ce groupe, on note M. Kim Beazley, député australien et porte-parole de l'opposition pour la Papouasie, l'éducation et les affaires aborigènes, M^{lle} Tomai Rangi Kaki, fille de la reine Maori Te Atairanga Aahu, des membres de l'Assemblée territoriale de Papouasie - Nouvelle-Guinée et des représentants aborigènes australiens. La délégation comprend aussi le directeur de production d'une grande usine de papier de Melbourne, un ouvrier du bâtiment de Sydney, le directeur d'une résidence universitaire, un aumônier universitaire, des médecins et autres membres de professions libérales, des étudiants, etc.

M. D. Bertram, directeur des « charters » pour la compagnie Qantas, accompagné par M^{me} Bertram, représentera sa compagnie à bord de l'avion et participera à la première session de l'assemblée.

Le Boeing 707 s'envolera de Sydney le 13 juillet à midi pour un voyage de 17 000 kilomètres. Aux 13 Néo-Zélandais, 12 Néo-Guinéens, 52 Australiens se joindront, à Kuala-Lumpur, des délégués des Philippines, de Malaisie et de Singapour, à Bombay 30 délégués d'Inde et de Ceylan et à Téhéran une délégation iranienne.

L'initiative de ce voyage revient à un groupe de personnalités australiennes et asiatiques animées de la conviction que le moment est venu de donner à l'Europe le témoignage de solutions concrètes réalisées dans des secteurs troublés. C'est à la suite de la visite de la revue musicale *Il est permis de se pencher*

Histoire

18 juillet 1946

Ouverture officielle du centre de conférences du Réarmement moral.

1947

Des personnalités de l'industrie et des milieux ouvriers français mesurent les immenses potentialités de l'idée du Réarmement moral dans l'Europe d'après-guerre. A la suite de

De l'Australie à l'Afrique du Sud

au-dehors que cette notion d'un nouveau « corps expéditionnaire » est née. De l'île de Bougainville, certains des hommes qui ont été mêlés au dur conflit qui a opposé il y a deux ans les villageois qu'ils représentent à une des plus puissantes compagnies minières au monde feront état des initiatives qu'ils ont prises pour trouver des solutions satisfaisantes. De Madras, quelques-uns des étudiants qui ont joué un rôle décisif pour mettre fin au lock-out de neuf mois des usines automobiles *Standard Motors* pourront faire part de leurs expériences.

Par centaines, les contributions financières sont venues couvrir les frais du voyage. Des projections de films, des ventes, un concert, des conférences, des dîners ont été organisés pour réunir les fonds nécessaires. Une secré-

■ Une délégation de vingt personnes d'Afrique du Sud est arrivée en Grande-Bretagne au début du mois. Comprenant des hommes de toutes races, elle a immédiatement été « mise à contribution » par ses hôtes pour se rendre en Irlande du Nord où les divisions entre hommes de même race mais d'opinions et de religion différentes sont tout aussi virulentes qu'au sud du continent noir. C'est ainsi que les Sud-Africains ont pu s'entretenir avec des personnalités protestantes et catholiques, des membres du gouvernement, des représentants de la presse, etc.

Prenant la parole au centre du Réarmement moral de Tirley Garth, près de Manchester, devant un public d'élus municipaux de la région, le Dr William N'komo de Pretoria, médecin et maintenant vice-président de l'institut sud-africain des relations entre les races, a déclaré notamment : « Nous sommes à la recherche de la façon dont Dieu veut que nous travaillions ensemble ; ce serait

taire de direction, fonctionnaire du Gouvernement australien, a vidé son compte en banque pour payer son propre voyage et vendu sa voiture pour couvrir les frais d'un autre délégué. En Nouvelle-Guinée, un professeur a donné sa prime d'outre-mer — une somme considérable — pour aider deux jeunes délégués.

Un des responsables du voyage, M. Coulter, de Melbourne, déclare : « Il est possible de trouver les objectifs communs dont le Commonwealth et la communauté européenne ont besoin l'un et l'autre. En cette heure où l'horizon semble bouché par la compétition des intérêts personnels, nationaux et régionaux, l'Australie peut montrer la voie en s'alliant à l'Asie et à l'Europe pour satisfaire aux vrais besoins de l'humanité. »

mieux que de nous liquider les uns les autres.

« L'Afrique du Sud, continua le Dr N'komo, est un pays détesté de tous ; il est aussi fort mal compris. Mais nos divisions internes sont utilisées par d'autres, afin de multiplier ailleurs l'esprit de discorde. On boycotte nos équipes sportives et notre commerce international, montant en épingle nos erreurs. Mais tout cela contribue à nous isoler davantage du monde et à faire diminuer l'espoir d'une solution pour nous autres les Noirs. Ce n'est pas l'isolation qui changera quoi que ce soit chez nous, mais le dialogue constructif. Nous ne voulons pas, quant à nous, venir dire à d'autres ce qu'ils doivent faire ; ils doivent le découvrir eux-mêmes, sous la direction de Dieu. Mais nous pouvons vous assurer que nous qui formons cette délégation avons trouvé le moyen de nous entendre.

Rappelons que la délégation sud-africaine, après s'être arrêté à Paris, participera aux conférences de Caux de juillet.

Traits saillants de 25 ans

leur passage à Caux, où elles reviendront souvent, elles mettent sur pied une première rencontre au Touquet, qui fera date dans la situation troublée d'alors.

Été 1947

Arrivée de la première grande délégation d'Allemands autorisés à sortir de leur pays. Konrad Adenauer visite Caux avec plusieurs

membres de sa famille. Dans les années suivantes, 10 000 Allemands feront de même.

Octobre 1948

Deux cents soixante personnes de trente pays quittent Caux pour se rendre en Allemagne. C'est le plus important groupe de civils qui s'y rendent depuis la guerre. Quelques années plus tard, le bulletin du Gouvernement

Traits saillants (suite)

de Bonn écrira : « Caux a réintégré notre pays dans la communauté des nations. »

Mars 1950

Robert Schuman, alors ministre français des Affaires étrangères, écrit la préface de l'édition française de « Refaire le monde », livre-programme de Frank Buchman. « Mettre au service des Etats des équipes d'hommes « entraînés », des apôtres de la réconciliation et des artisans d'un monde renouvelé, telle sera, telle est déjà l'amorce d'une vaste transformation sociale. »

Été 1950

Maurice Mercier, secrétaire général de la Fédération du textile F.O., amène à Caux les premières de 80 délégations d'entreprises du textile de France. Vingt ans plus tard, il déclarera que les accords signés dans son industrie, affectant des centaines de milliers de travailleurs, n'auraient pas été possibles sans les rencontres de Caux. Des expériences similaires sont entreprises dans quelques-unes des principales industries européennes.

Été 1950

Le premier groupe de Japonais venu en Occident après la guerre fait de Caux sa première étape. Plusieurs d'entre eux joueront par la suite un rôle essentiel dans l'établissement de nouvelles relations entre les peuples du Pacifique. Parmi ces 76 personnalités figurent les maires d'Hiroshima et Nagasaki qui déclarent : « A Caux, nous avons appris que la paix n'est pas seulement une idée, mais des gens qui deviennent différents. »

1953

Rencontres entre Français et représentants de l'Afrique du Nord. Elles contribuent à créer un climat favorable à la marche des négociations qui conduisent à l'indépendance de la Tunisie et du Maroc. C'est à cette époque que viennent à Caux Si Bekkai, qui sera premier-ministre du Maroc et Mohammed Mas-moudi, alors jeune représentant en France du Neo-Destour, aujourd'hui ministre des Affaires étrangères de Tunisie.

1955

« Liberté », le premier grand film africain en couleurs, entièrement conçu et joué par des Africains, naît sous forme d'une pièce de théâtre. Quatorze pays d'Afrique l'incluent dans le programme de leurs fêtes d'indépendance.

1959

Des personnalités cypristes grecques et turques viennent à Caux. Au moment où l'indépendance de Chypre devient une réalité, l'année suivante, le président Makarios envoie à Caux le drapeau de Chypre pour marquer sa reconnaissance.

1960

Des représentants des tribus ennemies Lulua et Baluba du Congo viennent ensemble à

Caux et demandent à Frank Buchman d'envoyer une équipe internationale dans leur pays.

1961

Une grande délégation d'Amérique latine arrive à Caux. Parmi elle, des dockers de Rio de Janeiro, au Brésil, qui ont éliminé de façon spectaculaire la corruption et la terreur qui régnaient dans leur port.

1961

Mort de Frank Buchman. Le travail du Réarmement moral se poursuit, animé par les hommes et les femmes qu'il a pris soin de former.

Expansion toujours plus marquée de Caux dans l'industrie, les universités et dans le tiers-monde.

1967

Création de la revue musicale européenne « Il est permis de se pencher au dehors », dont la troupe est composée de jeunes de plus de vingt pays et qui voyagera pendant les trois années qui suivent à travers l'Europe, l'Asie et l'Océanie.

1968

Inauguration du premier bâtiment du centre de Panchgani, en Inde, le « Caux » asiatique.

1968

Première visite d'un groupe de personnalités venant du Tyrol et du Haut Adige. Ces rencontres sont suivies par d'autres dans les années suivantes et contribueront à la signature d'accords entre l'Autriche et l'Italie.

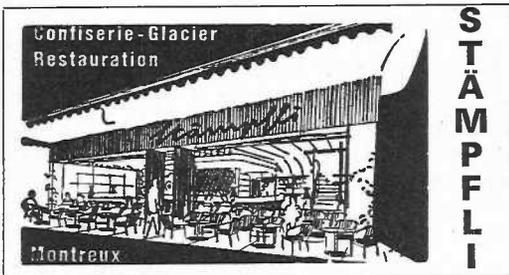
Nouveautés
Elégance
Qualité



lausanne
genève
neuchâtel
fribourg
chaux-de-fonds
basel

mt
MODE

la maison du tricot sa



STÄMPFLI

Confiserie - Glacier
Restauration

Montreux

LIBRAIRIE FRANÇAISE S.A.

Livres français, anglais, allemands
Articles de bureau
Papier à lettres
Plumes à réservoirs

L. & A. GYGER MONTREUX
AV. DU CASINO 43 TÉL. 61 38 62

PITTELOUP CLARENS

Envois pour tous pays
de petits fromages et de
chocolats suisses

Téléphone 61 41 41

Vos listes de mariage

seront traitées avec soins et
vos parents et amis
disposeront d'un choix
étendu

Magasin : av. du Casino 28
Montreux
Tél. 62 38 67

BEARD_{SA}



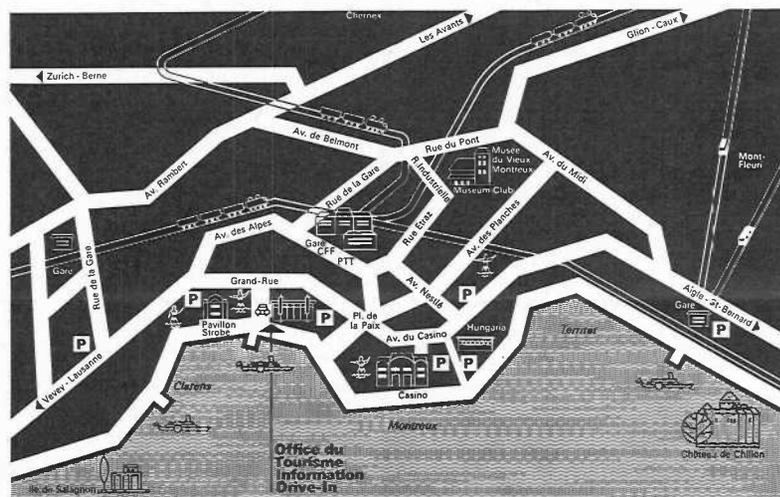
Garage de Bergère

J. L. HERZIG
1800 Vevey
Tél. 51 02 55

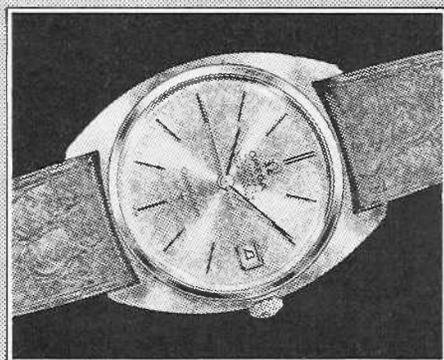
Kramer frères s.a. MONTREUX

Papeterie générale
machines et meubles de bureau
auront plaisir à bien vous servir

Montreux



Ω
OMEGA



montres pour dames dès Fr. 165.-
montres pour hommes dès Fr. 140.-

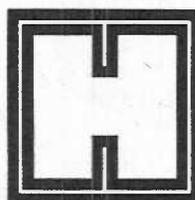
BORNAND
Grand Rue 64 Montreux



Ed. Suter s.a.
Villeneuve

Viandes
Charcuterie
Conserves

La qualité Suter



**Albert
HELD
+Cie SA**

tél. (021) 613141
Montreux

Portes insonores « Accordéon »
Fenêtres bois et bois + métal
Boiseries soignées
Bureaux de direction, etc.
Agencement de magasins



Point de vue

ON peut ne pas voir dans le communisme la meilleure solution aux problèmes de l'humanité. Cela ne signifie nullement que l'on devienne *ipso facto* anticommuniste ni que l'on coupe toute relation, tout dialogue avec des hommes qui sont sincères dans leur recherche de promouvoir une société nouvelle par le moyen du communisme. Cela ne veut pas dire non plus que l'on soit inféodé à « l'autre camp », celui du monde occidental, assimilé dans l'esprit du grand public, hélas, à une certaine philosophie de vie américaine.

Le Réarmement moral n'est pas un système politique ou économique. Il est un rassemblement d'hommes de toutes tendances et de toutes classes, fondamentalement convaincus qu'un changement dans la société est non seulement nécessaire, mais qu'il est possible en partant d'une transformation dans les individus qui la composent.

Seulement, voilà, le Réarmement moral est gênant pour tous ceux qui ne pensent qu'à eux-mêmes, à leur profit personnel, pour les tenants du statu quo et les conservateurs de tout acabit, ceux qui se cramponnent à leurs privilèges et pour qui tout changement de la société reste impensable. Si le Réarmement moral était « pro-occidental » — au sens large — il aurait été financé de longue date par la grosse industrie et par les services secrets de différents Etats engagés, eux, dans une lutte anticommuniste stérile. Or il n'en est rien et il n'est pas inutile de le souligner, tant sont tenaces certains préjugés.

Parce que le Réarmement moral a parfois pris des positions très nettes sur certains aspects du communisme, on a trop souvent méconnu ou passé sous silence son objectif fondamental. Ainsi quand il a affirmé qu'il ne pouvait être d'accord avec la pensée de Lénine selon lequel « le communisme ne réussirait que si le mythe de Dieu était extirpé de

l'esprit des hommes », on a trop vite conclu qu'il ne dénonçait le mal que d'un seul côté du rideau de fer.

C'était méconnaître la pensée de Frank Buchman qui était un grand réaliste sur les forces qui poussent la nature humaine. Ce dernier était convaincu qu'un changement des structures, pour nécessaire qu'il soit, ne serait vraiment opérant qu'avec des hommes obéissant à des mobiles nouveaux. Le « nouveau type d'homme » espéré par Marx et ses disciples, Buchman a voulu le créer maintenant, sans attendre un hypothétique « grand soir » qui ferait apparaître des hommes désintéressés, voués au bien commun dans une société égalitaire. C'est pourquoi il a consacré sa vie à libérer les hommes des forces qui rendent la guerre des classes inévitable : l'égoïsme, la rancœur, la soif de vengeance ou de succès. Sans chercher à créer une organisation nouvelle, il s'est efforcé de mettre en marche des milliers d'hommes de par le monde afin qu'ils donnent leur vie pour transformer leur entourage, redresser les torts et susciter des volontés désintéressées pour l'intérêt de tous.

Son expérience et celle de milliers d'autres lui permettaient d'affirmer en 1959 que « dans des situations apparemment inextricables des solutions sont trouvées rapidement quand la peur, la haine et l'envie sont éliminées du cœur des hommes ».

« Sauver le communisme de lui-même »

Dans son sillage, Peter Howard était péremptoire dans sa conviction que communistes et non-communistes doivent faire face au même problème, au même défi fondamental et que la division du monde en deux « camps » ne pouvait qu'amener l'humanité au désastre. « Nous voulons sauver la société occidentale

Remise en question

de la décadence et le communisme des contradictions inhérentes à sa propre dialectique, affirmait-il au Japon en 1963 devant un public étudiant de gauche. Nous voulons sauver le communisme de lui-même, car nous voulons une révolution qui réussisse. Nous disons que les vrais fascistes, les vrais réactionnaires d'aujourd'hui sont ceux qui, en pleine ère atomique, s'acharnent à édifier une société nouvelle aux dépens d'une autre classe, d'une autre race ou d'une autre nation. » Puis Howard s'attaquait aux vraies causes du mal qui, selon lui, paralysaient tout réel progrès à l'Est comme à l'Ouest. « L'homme, disait-il, est devenu un géant de l'intellect et de la technique, mais moralement il s'est réduit à la taille d'un nabot. La faute en est à des hommes comme moi. Dans ma génération, nous nous sommes servis de notre cerveau pour tuer notre conscience. Puis nous avons essayé de tuer la conscience de notre nation afin de nous sentir plus à l'aise. »

Qui n'aurait la franchise d'admettre que Howard voyait juste quand il lançait ses terribles coups de semonce contre ceux qui condamnent le communisme tout en vivant eux-mêmes égoïstement, grimpant avec passion les échelons du succès personnel en espérant que personne ne vienne les déranger ?

Au communiste sincère, au chrétien engagé, au jeune assoiffé de renouveau, tout comme aux indifférents et aux sceptiques d'aujourd'hui, le Réarmement moral propose une totale remise en question de soi-même et de la société, la recherche d'un objectif auquel l'humanité entière puisse s'atteler, en dépit de ses divergences et de ses différences, et une vie pleinement satisfaisante non pas à la poursuite de la réussite, mais dans l'obéissance aux injonctions intérieures d'un Dieu qui aime également tout être humain.

Paul-Emile Dentan.

Deux ouvrages à lire
et à faire lire
autour de vous

Plus décisif
que la violence

présenté par Gabriel Marcel

Chez Plon

Prix : Fr.s. 16.65

F.F. 18.50

De la belle époque
au Réarmement moral

par Philippe Mottu

A la Baconnière

Prix : Fr.s. 21.—

F.F. 32.—

Finances

LES Suisses sont des gens qui circulent à toute vitesse dans leurs voitures pour faire de l'argent. Mais ils manquent d'audace », me disait l'autre jour un homme qui passe pour bien connaître notre pays.

L'histoire du Centre de Caux dément ces propos.

C'est la conclusion à laquelle je suis arrivée après avoir posé la question à différents responsables du travail du Réarmement moral en Suisse : qui a payé ?

M. Henrik Schaefer, le président du conseil de la Fondation pour le Réarmement moral, vient d'une famille d'hommes d'affaires argoviens. « Le financement de Caux, explique-t-il, dépend de deux sources principales. Les contributions volontaires pour couvrir leurs frais de séjour des personnes qui assistent aux conférences, et les dons, réguliers ou non. Nombreux sont les donateurs qui font preuve d'un grand esprit de sacrifice. Ils agissent ainsi, soit qu'ils s'efforcent d'obéir à Dieu dans les questions d'argent, soit qu'ils voient dans le Réarmement moral un espoir pour le monde. Certains pensent, continue M. Schaefer, que parce que nous sommes une fondation, nous disposons de capitaux importants. Il n'en est rien. Les bâtiments, qui ne sont grevés d'aucune hypothèque et les terrains, constituent notre seul capital. »

La fondation paie des impôts sur les bâtiments, elle s'acquitte des taxes de séjour ainsi que de tous les impôts communaux. Reconnue comme une « institution d'utilité publique » par la plupart des cantons suisses, elle ne paie aucun droit sur les dons et legs qui lui sont faits dans ces cantons.

Un budget de trois millions

Pour toutes les questions de gestion administrative et financière courantes, le conseil de la Fondation délègue ses pouvoirs à un comité des finances. M. Gerhard Grob est l'un des six membres de ce comité et habite depuis 1950 à Caux avec sa femme et ses deux fils. Auparavant, il avait travaillé dans des institutions bancaires à l'étranger et il connaît ses chiffres sur le bout du doigt.

« Notre budget de l'année passée, me dit-il, s'élevait à Fr. 2 379 154.— Dans ce montant sont compris Fr. 180 812.— pour la

construction du Centre asiatique du Réarmement moral à Panchgani, en Inde. Ce budget a été entièrement couvert. Cette année, notre budget est plus important : 3 millions. Nous allons dépenser 1,5 million en frais de conférences. Nous avons constitué un fonds spécial de Fr. 500 000.— pour les délégués qui viennent de pays lointains, les familles et les étudiants qui ne peuvent contribuer à tous leurs frais de séjour ici. Un autre fonds de un million sera consacré à des investissements spéciaux à l'occasion du 25^e anniversaire du centre ; il faut, en effet, renouveler toute notre installation téléphonique, refaire des chambres et entreprendre la modernisation par étapes du Grand Hôtel. »

N'est-ce pas trop de luxe ?

Je lis sur l'invitation aux conférences « que les frais d'exploitation de Caux s'élèveront à environ Fr. 35.— par personne, par jour, en 1971, et que ce chiffre comprend le logement, les repas, les conférences et les spectacles ainsi qu'une participation au coût d'entretien normal des bâtiments ». Toujours aussi calme, M. Grob m'explique qu'en divisant le budget par les quelque 50 000 nuitées qui seront passées à Caux cette année, on obtient ce résultat.

On peut le décomposer de la façon suivante :

— Fr. 10.50 en salaires (car il y a à Caux 40 ouvriers salariés : maçons, jardiniers,

plombiers, électriciens, nettoyeurs, lingères, etc.) ;

— Fr. 7.— en nourriture ;

— Fr. 7.50 pour l'entretien des bâtiments ;

— Fr. 5.— en électricité, gaz, mazout ;

— Fr. 3.— en frais d'administration ;

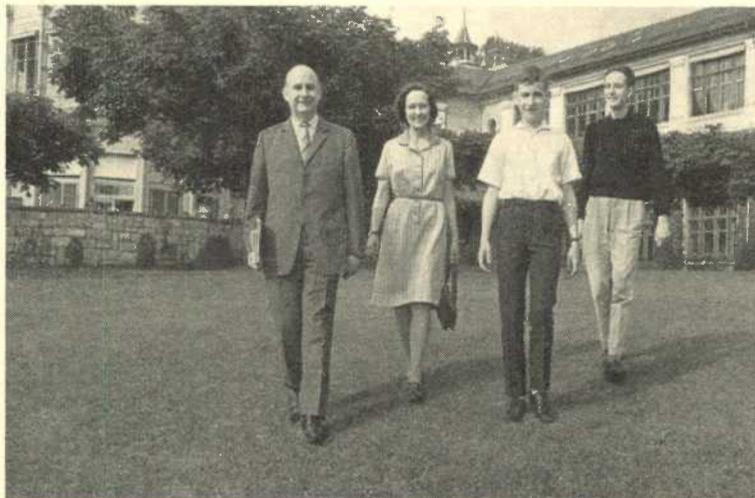
— Fr. 2.— en frais bancaires (payés sur la somme qu'il faut emprunter avant la conférence pour la préparer convenablement).

« Mais, ai-je demandé en jetant un coup d'œil sur les jolis meubles, les tableaux, le repas simple mais délicieux placé devant moi, n'est-ce pas trop de luxe ? »

M. Grob a l'air franchement interloqué et reste un moment sans répondre. « C'est un centre mondial, dit-il. Nous devons être à même de recevoir n'importe qui, et nous voulons donner à tous ce que la Suisse a de mieux à offrir. Il y a peu d'endroits dans le monde où le sacrifice aille aussi loin. Tous les collaborateurs permanents du Réarmement moral travaillent sans salaire. Presque tout ce qui est ici a été donné. »

Et il est vrai que chaque meuble, dans la maison, semble avoir son histoire. Le grand lustre du hall d'entrée a été offert par un industriel fribourgeois et ses ouvriers. Les meubles anciens d'un salon par une famille de collectionneurs suisses. Quant à la salle à manger, aux meubles de bois clair, elle est le fruit de la généreuse initiative de trois jeunes ménages scandinaves qui, en cadeau de mariage, demandèrent à leurs amis et parents de leur offrir de quoi meubler une salle à manger pour 450 personnes !

Membre de la commission des finances de la Fondation : M. Gerhard Grob, de Berne, et sa famille, photographiés sur la pelouse de Caux,



Pas d'argent, mais des Suisses

Les collaborateurs bénévoles, qui se chiffrent par centaines, ont des histoires tout aussi intéressantes à raconter. M^{me} Egli vient depuis 16 ans, régulièrement chaque six semaines, passer une journée à Caux. Avec d'autres femmes suisses, cette mère de cinq enfants prépare les chambres des délégués. « Au début, je croyais que c'était seulement pour les riches, m'a-t-elle dit, mais ensuite, j'ai compris que nous, les ouvriers, étions aussi responsables. Comme je n'avais pas d'argent, je donne mon travail. »

Ruth Mathys est une autre Bernoise, titulaire du certificat de l'Ecole cordon bleu, à Paris. Depuis 1960, elle travaille à plein temps à la cuisine. Elle a souvent eu des journées de 16 heures et parfois 1000 convives à nourrir. Elle a formé à l'art culinaire des centaines de femmes. « Je suis convaincue qu'à la cuisine nous pouvons forger des solutions pratiques aux problèmes du monde, dit-elle. Car nous apprenons à travailler en équipe avec des femmes de tous les milieux, de tous les âges et de toutes les nationalités. »

En fait, plus de 5 millions de repas ont été préparés et 2500 tonnes de produits alimentaires ont été consommés à Caux depuis 1946. M. Jacques Duckert, de Genève, s'occupe de l'économat avec sa femme depuis 23 ans. Pendant leur longue carrière, ils ont reçu des tonnes de riz de Thaïlande, du sucre de la Jamaïque, du café du Brésil et du Kenya, du thé de Ceylan, des sardines de Norvège, des oranges du Maroc, des raisins de Grèce, du beurre et des œufs du Danemark, etc. Ils ont acheté aux fournisseurs de la région aussi pour des centaines de milliers de francs.

Un Vaudois audacieux

J'ai fini mon enquête en rencontrant M. René Thonney, un Vaudois de Vuillens, qui tient la caisse centrale depuis 1948. Cet ancien employé postal à l'accent savoureux et au regard malicieux possède un sens de l'humour bien de chez nous. Il en a sans doute eu souvent besoin. Car la devise de la maison : « On décide devant Dieu ce qui doit être fait et l'on trouve ensuite l'argent nécessaire »

demande des qualités bien particulières de la part du caissier !

« Je suis persuadé que c'est le rôle que je dois jouer ici, me dit-il, l'air enthousiasmé, et j'adore mon travail. »

René Thonney est responsable de la paie des ouvriers, et toutes les factures de la maison, de « l'entreprise » comme il l'appelle, passent entre ses mains. C'est aussi chez lui que les dons aboutissent.

« Et ne me demandez pas d'où ils viennent, me prévient-il, en 23 ans je ne l'ai pas encore découvert, tant c'est varié. » Et se mettant à feuilleter quelques-unes des paperasses sur son bureau, il m'énumère les dons qui sont arrivés la première semaine de juin. Leur valeur va de Fr. 100 000.— à Fr. 10.—.

« Nous recevons Fr. 250 000.— en dons réguliers chaque année, continue-t-il. La plupart se situent entre Fr. 20.— et Fr. 200.—.

« Et quelle est la part de l'industrie dans tout cela ? » me suis-je enquis.

« Trop petite, regrette mon interlocuteur. 5 à 6 % par an, bien que certains industriels aient été très généreux. Tous les voilages de nos fenêtres nous ont été donnés : 2100 m² à



René Thonney : il tient la caisse depuis plus de vingt ans.

Fr. 17.— le m². Nous recevons tout notre savon d'une entreprise zurichoise. En 1967, nous avons reçu une nouvelle citerne à mazout d'une valeur de Fr. 30 000.— grâce à la

générosité d'un patron bernois qui a donné le matériel et de ses ouvriers qui ont travaillé gratuitement. Mais en face des tâches toujours plus étendues qui sont devant nous, il nous faudra susciter de plus en plus de dons réguliers dans tous les milieux du pays. »

« Mais, ai-je demandé à l'intrépide caissier, n'avez-vous jamais eu peur que l'argent ne vienne pas ? »

« Oh si, m'a-t-il répondu en s'épongeant le front. Les premières années où nous devions encore payer les intérêts des hypothèques sur les bâtiments ont été particulièrement dures. Il n'y avait pas autant d'argent que maintenant dans le pays et c'était moi qui devais répondre aux fournisseurs inquiets. Un jour, l'un des plus importants d'entre eux m'appelle : « Vous avez trois mois de retard dans vos paiements, me dit-il, avez-vous oublié ? — Non, répondis-je, mais nous n'avons pas un sou en caisse. Je ne peux vous garantir aucun acompte, mais je vous promets que vous serez payé dès que nous le pourrons. Vous savez le travail que nous faisons dans cette maison. Si vous cessez vos livraisons, c'est votre responsabilité. » Mon interlocuteur raccrocha. Les fournitures continuèrent à arriver jusqu'au jour où nous pûmes payer nos dettes. Il avait risqué gros, car notre dette s'élevait à Fr. 30 000.— et il n'était qu'un employé. Mais il avait eu le courage de nous faire confiance.

« Evidemment, il y a de plus petites entreprises qui font jusqu'à 10 % de leur chiffre d'affaires avec nous. Chez l'un de nos fournisseurs nous avons aussi beaucoup de retard. Puis nous avons reçu un don et notre pensée à tous a été d'aller chez eux d'abord. Ils nous ont accueillis par ces mots : « Merci. Toute la » semaine, nous avons été prier à l'église » pour que vous receviez cet argent. Car nous » en avons nous-mêmes un tel besoin. » Mais, ajoute René Thonney, depuis vingt-cinq ans tous nos fournisseurs ont toujours été payés. »

Et quand je lui demande s'il a des vœux particuliers pour les vingt-cinq prochaines années, il réfléchit longuement et conclut : « En tant que Suisse, j'aimerais que nos autorités comprennent ce que nous faisons ici. Un de nos magistrats a dit un jour de Caux que « c'était l'expression la plus haute de notre » politique étrangère ». J'aimerais qu'avec leur soutien, Caux puisse continuer et développer son œuvre dans le monde. »

Catherine Guisan.

Agir
sur notre temps

Les Suisses ont-ils quelque chose à apprendre des travailleurs étrangers ?

MÊME de l'autre côté de la terre, j'ai entendu parler de la question des travailleurs étrangers en Suisse. Après dix-neuf mois d'absence, j'étais curieuse, même anxieuse à la pensée de me retrouver au pays. Que se passait-il vraiment ? Plusieurs conversations avec des Italiens et des Suisses m'ont montré l'ampleur du problème. En même temps, peu après mon retour, j'ai eu la chance de participer à la cérémonie de fin d'année de la CISAP (Centro Italo-Svizzero per l'Addestramento Professionale). Il s'agit d'une école du soir où les travailleurs étrangers peuvent acquérir ou poursuivre leur formation professionnelle.

Ce soir-là, 70 Italiens et un Espagnol recevaient un certificat de fin d'apprentissage.

Frappés par cette cérémonie, un groupe d'amis et moi-même avons voulu en savoir plus et nous sommes allés visiter l'école.

A l'entrée de Berne, sur la route de Fribourg se dresse un grand bâtiment de béton simple et moderne dans lequel la CISAP a plusieurs locaux.

Giorgo Cenni, Gênois, depuis 15 ans en Suisse, en est le directeur. Tourneur et sous-chef d'atelier dans une entreprise bernoise, il est ici chaque soir après ses huit heures de travail quotidien.

Une vitalité folle, un chic bien italien, il nous reçoit volubile, avec cette chaleur des gens du Sud qui fait qu'on se sent tout de suite bienvenu. Les murs de son bureau sont

couverts de tableaux modernes.

Nous visitons les salles de l'école, plaisantes avec leurs parois claires et leurs tables à dessiner bien alignées. L'équipement moderne des grands ateliers de mécanique reluit comme un sou neuf. L'ensemble frappe par sa propreté.

Au passage, nous nous entretenons avec des élèves, avec le magasinier Luigi Chiffi et son fils Marcello qui est maintenant un des instructeurs. Tous deux sont d'anciens élèves de l'école où ils suivaient la même classe. Luigi considère la Suisse comme sa seconde patrie. « Je lui ai donné ma force et ma jeunesse », dit-il. Son fils veut retourner en Italie. Ce soir-là, il a amené avec lui un camarade de travail suisse qui voulait suivre à la CISAP certains cours qui ne sont pas donnés dans sa propre école.

Début difficile

Tout a commencé en 1965, dans une cave, avec deux machines pour tout équipement.

« Ce fut dur, très dur », nous dit Cenni. « Les gens pensaient : ce ne sont que des idées. Pour créer une école, il faut des ingénieurs, des locaux, et de l'argent, beaucoup d'argent. Mais je pense que se sont ces difficultés qui nous ont donné la volonté de réaliser quelque chose. »

« Car pour la première fois », ajoute-t-il fièrement, « ce sont les gens les moins préparés qui ont réussi à montrer l'exemple. Il est clair que les travailleurs émigrés sont ceux qui ont le plus de difficultés dans leur patrie, autrement ils n'iraient pas en Suisse ou en Allemagne. Donc ce sont eux qui ont le plus besoin d'être aidés. Et je crois qu'avec cette école, nous leur avons vraiment donné la possibilité de se retrouver, de discuter et d'apprendre. »

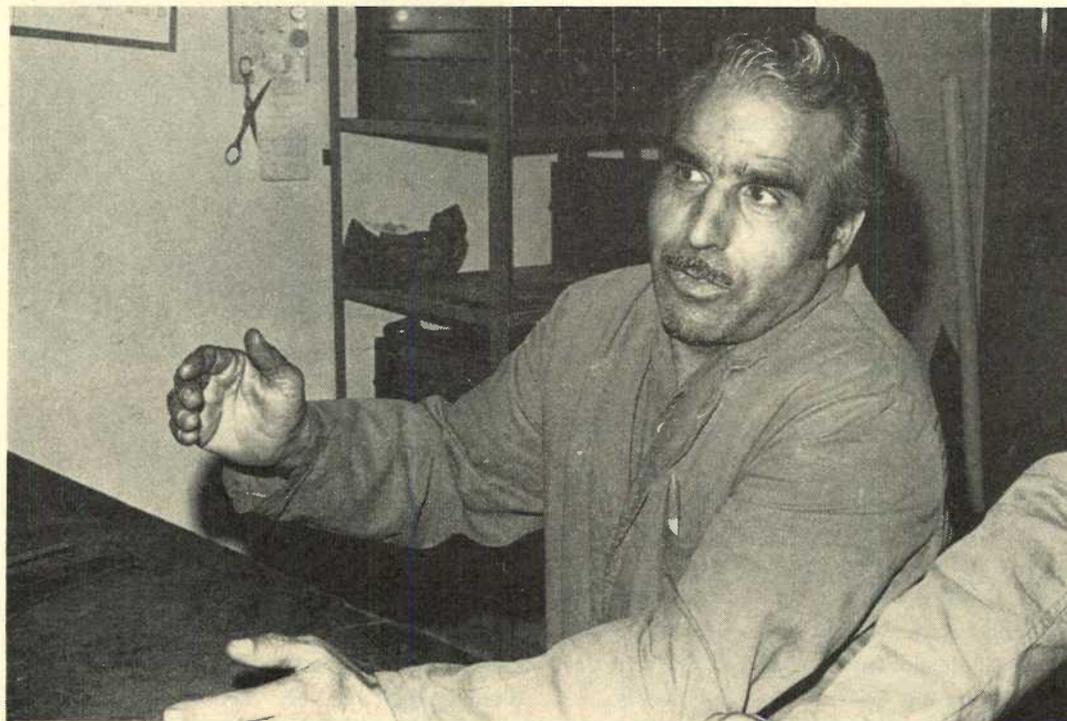
Dans l'esprit de son créateur, l'école doit donner à l'ouvrier une formation non seulement professionnelle, mais aussi culturelle. De sorte qu'il puisse comprendre le milieu où il vit, s'y intégrer sans être à la merci de ceux qui ont reçu plus d'instruction. Il nous parle de la bibliothèque de l'école, des Encyclopédies Universelles qui y sont à disposition des élèves en plusieurs langues.

Parmi ceux qui ont aidé Giorgio Cenni à aller de l'avant au tout début, il y a un maître d'école secondaire suisse : Josef Allenspach, qui est l'actuel président du Centre.

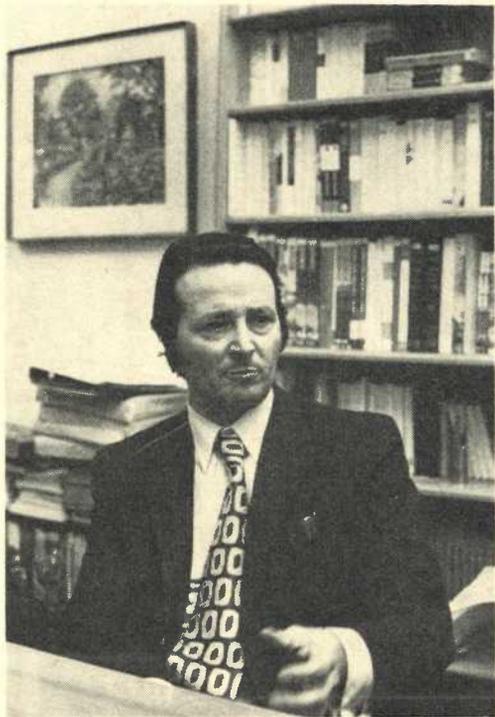
« Je l'avais rencontré à une réunion sur la formation professionnelle », raconte Cenni. « Après cela, naturellement, on a trouvé d'autres idéalistes, on s'est retrouvé, on a discuté. Des ouvriers qualifiés, des techniciens italiens, suisses et français sont devenus des collaborateurs bénévoles. »

Aujourd'hui, le corps enseignant de la CISAP compte 120 membres, et il y a cinq

(Photos Maillefer)



Un ouvrier italien : « J'ai donné à la Suisse ma force et ma jeunesse ».



Giorgio Cenni : il n'a pas attendu pour prendre l'initiative.

collaborateurs permanents dont le nombre devrait doubler d'ici la fin de l'année. Trois succursales de la CISAP se sont créées : à Langenthal, Bienne et Thoune.

Le certificat n'est pas encore reconnu officiellement par le Gouvernement bernois qui doit prendre une décision imminente à ce su-

jet. Mais une convention a été conclue avec le syndicat de la FOMH (celui des ouvriers de la métallurgie), qui a permis l'organisation de cours en commun dans d'autres régions de Suisse. L'école, dès sa création a collaboré aussi avec les centres d'apprentissage du canton et avec les entreprises industrielles.

Pour Cenni, « il faudrait plus de rencontres, plus de discussions entre les communautés suisse et italienne pour que l'incompréhension réciproque disparaisse. Mais personnellement, ajoute-t-il, j'ai des amis suisses et ça a toujours bien marché. J'ai appris le français à Berne pour pouvoir communiquer. Ici, plusieurs fois des ouvriers nous ont été envoyés par des Suisses qui leur avaient parlé de notre école. Il y a beaucoup de Suisses qui s'intéressent à ce que nous faisons, même s'ils le font sans ostentation. »

La CISAP reçoit souvent des visiteurs d'Allemagne et de France. Cenni rêve d'en faire une véritable école internationale où des délégations étrangères, avec l'aide de la Confédération, pourraient venir étudier un an ou deux, avant de repartir pour créer chez eux le même genre d'institutions.

« Mais, voyez-vous », nous dit-il pour conclure, « il ne nous faut pas attendre des gouvernements qu'ils fassent tout. C'est à nous, gens ordinaires, qu'il convient de commencer à agir. »

Danielle Maillefer.

Dialogue avec un travailleur italien en Suisse

Pourquoi êtes-vous venu en Suisse ?

Après la guerre, en Italie, on n'avait pas d'emplois. J'ai pris mon courage à deux mains parce que je voulais améliorer mes conditions de vie. Je voulais un travail stable et la sécurité pour ma famille.

Si vous pouviez faire un vœu qui serait réalisé concernant le caractère des Suisses, quel serait-il ?

Question très difficile. Toute l'humanité a besoin de changer. Depuis des générations, l'humanité n'a pas changé. Même si nous, les étrangers, restions ici pour des siècles, nous resterions toujours des étrangers aux yeux des Suisses. Les patrons veulent que nous restions parce qu'ils ont besoin de main-d'œuvre et puis il y a les autres qui veulent que nous partions.

Avez-vous des amis suisses ?

Oui, mais on ne peut pas leur faire confiance. La Suisse m'a aidé dans les moments difficiles. La Suisse est mon second foyer, mais avant de mourir, je veux retourner chez mes ancêtres.

Qu'aimeriez-vous voir de différent en Suisse ?

Rien, tout est déjà organisé. Tout marche bien. Il y a seulement la mentalité qui est différente. Je viens d'un village du sud de l'Italie. Les gens du village d'à côté ne pensent pas la même chose que nous. Si ça pouvait changer, l'humanité marcherait mieux. Si le Père éternel voulait ça pour l'Europe, ce serait merveilleux. Les oiseaux vont là où ils trouvent leur nourriture. Pourquoi est-ce que les gens ne pourraient pas faire la même chose ?



40 ans Just

Fabrique de brosses et produits JUST 9428 Walzenhausen





Amérique du Nord
et du Sud
Moyen et Extrême-Orient
Afrique et Europe

Renseignements et réservations auprès de votre
agence de voyages IATA ou de Swissair

SWISSAIR

Pierrot
Ice-cream

*... il est fait
de lait
et de crème!*

